

LA REVOLUTION TYPOGRAPHIQUE EN EUROPE ET L'EXEMPLE ARMENIEN (1512-1800)

Aperçu de l'histoire de l'imprimerie

Seulement 62 ans après l'invention de Gutenberg, les Arméniens devenaient en 1512 le premier peuple oriental à assimiler à sa culture nationale l'imprimerie à caractères mobiles métalliques. Il faut toutefois reconnaître que durant les trois premiers siècles de l'imprimerie arménienne, ou époque des « incunables » arméniens, la technologie de Johannes Gutenberg n'avait apparemment influencé que très peu et très superficiellement les lettres et la culture arméniennes.

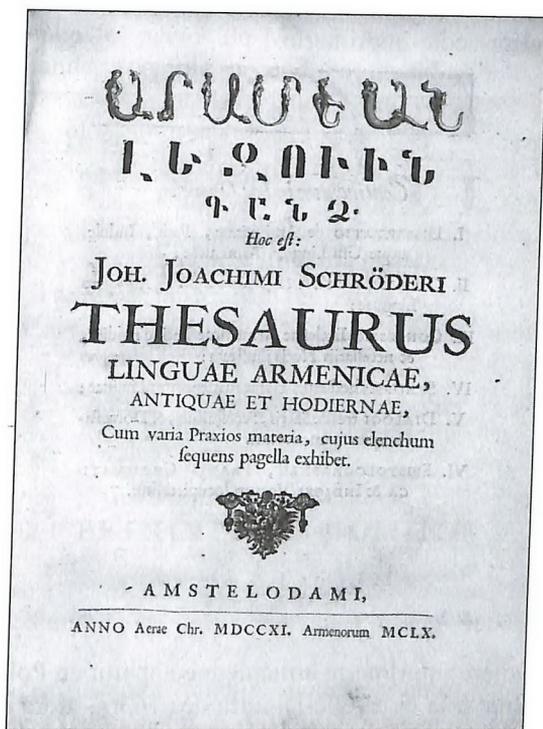
Yakob Meghapat, le premier imprimeur arménien, n'avait publié que cinq titres entre 1512 et 1513. Le deuxième imprimeur, Abgar Tpir Tokhatets'i, reprit le flambeau 50 ans plus tard : installé d'abord à Venise puis à Constantinople, il y produisit huit titres et fut suivi à partir de 1584 par son fils Abagaro Armeno qui, avec Yovhannēs Terznts'i, travailla à Rome et à Venise. Tous ces pionniers de l'imprimerie arménienne au XVI^e siècle n'avaient publié en tout et pour tout que 17 titres.

164 titres imprimés à raison de 500 exemplaires en moyenne, c'est là le bilan du deuxième siècle de l'imprimerie arménienne. Le XVII^e siècle fut toutefois marqué par de grands événements de la culture arménienne dus à l'imprimerie.

À Amsterdam les imprimeurs profitèrent du libéralisme protestant. En 1666 l'évêque Oskan Erevants'i réussit enfin¹ à imprimer la Bible en arménien. C'est encore à Amsterdam que fut imprimée pour

¹ Oskan avait mis le point final à 150 ans d'efforts avortés du clergé arménien pour imprimer la Bible arménienne. Ces efforts s'étaient constamment heurtés à la censure romaine.

Le XVIII^e siècle, durant lequel 825 imprimés ont vu le jour, fut l'« âge d'argent » de l'imprimerie arménienne, avec deux centres : Venise, où la Congrégation mékhitariste commença son œuvre éditoriale, et Constantinople. La capitale ottomane devint dès lors le centre oriental de l'imprimerie arménienne, qui s'était ainsi rapprochée de son lectorat⁴.



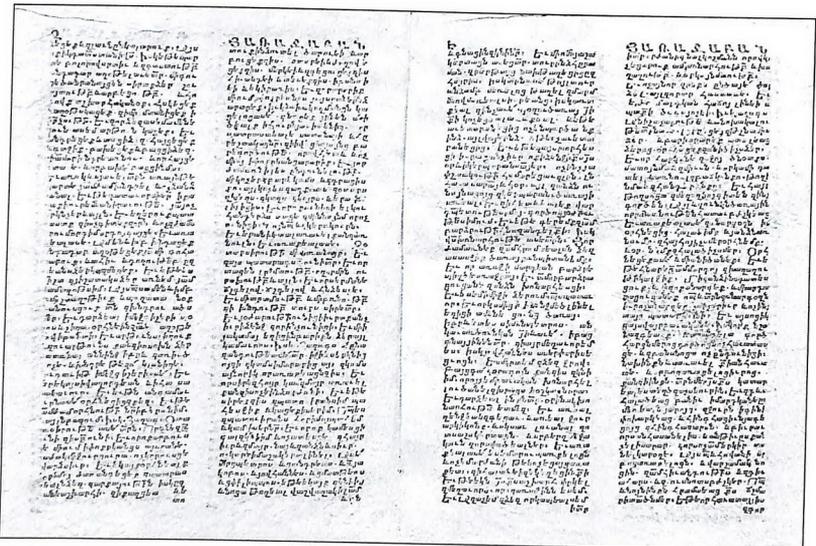
SCHRÖDER, Johann Joachim, *Thesaurus linguae Armenicae*, Amsterdam 1711.

La majorité des titres furent donc publiés en dehors de l'Arménie historique où, vu l'instabilité de la situation politique et l'absence d'infrastructure appropriée, l'installation d'une presse fut long-

4 De 1512 à 1920, un peu plus que la moitié (5492) des titres arméniens connus (11 000) furent imprimés à Constantinople.

temps chose impossible. En 1772 enfin, la technique de Gutenberg parvint à Ējmiatsin grâce au mécénat de Grigor Ch'ak'ikyan, un Arménien patriote de Madras, membre du « Groupe de Madras » autour de Shahamir Shahamirean, qui assura le financement d'une imprimerie dite du Saint Illuminateur, ainsi que d'une fabrique de papier.⁵

Dès le XVII^e siècle l'imprimerie arménienne s'était géographiquement répandue, constituant la trinité classique de la Diaspora arménienne : église-école-imprimerie.



La première imprimerie arménienne apparut en Pologne à Lvov en 1616, en Iran à la Nouvelle-Djoulfâ dès 1636⁶, alors qu'en Russie une typographie arménienne fonctionnait dès 1781 à Saint-Petersbourg, puis à partir de 1789 à Rostov-sur-le-Don (Nor-Nachitchévan) et à Astrakhan. En Inde, l'imprimerie arménienne débuta à Madras en 1772 et à Calcutta en 1792.

Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, le livre arménien ressemblait encore souvent à un incunable et présentait beaucoup de traits com-

5 Sasun Harut'yunyan, 'Arajin tparani ev t'ght'i gortsarani himnunê Hayastanum'. Dans: VEM Hamahaykakan handes, Erevan, 1.2012, p. 153.
 6 C'était même la première imprimerie en Iran.

muns avec son homologue manuscrit⁷. D'abord par le contenu : avec presque plus de 70% des publications, le livre religieux l'emportait largement sur la littérature profane. Il était essentiellement destiné à l'usage du clergé, principal commanditaire des imprimeurs. En dehors des livres de première nécessité comme les psautiers, les missels, les calendriers, on publiait des textes allant de l'âge d'or de la littérature arménienne (v^e siècle) jusqu'aux historiographes, théologiens, philosophes et poètes du Moyen Âge. À l'usage de la bourgeoisie marchande, à la fois mécène, commanditaire et diffuseur du livre imprimé, paraissaient des manuels de commerce et de calcul, des textes d'astrologie ou encore des grammaires. À la fin du xviii^e siècle la publication des œuvres contemporaines et profanes avait peu à peu augmenté. Des auteurs comme le patriarche de Constantinople Yakob II Nalian (1706-1761), le catholicos Siméon Erevants'i (1710-1780) ou Yovhannes Holog Kostandnupolsets'i (1635-1691) ont été plusieurs fois publiés de leur vivant, et les moines de l'ordre mekhitariste étaient des érudits prolifiques qui publiaient leurs propres travaux.

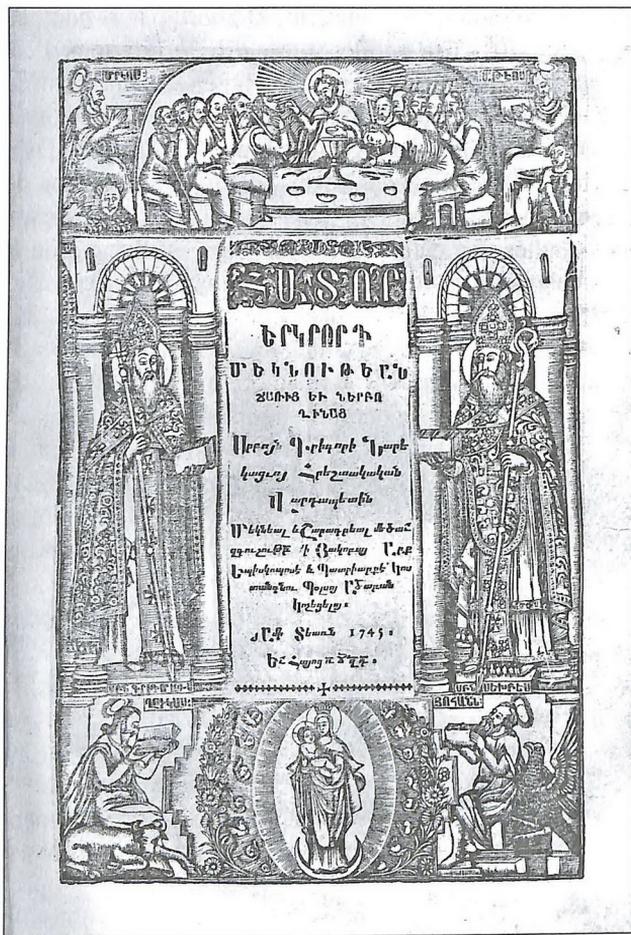
La langue principale des ces imprimés restait le *grabar* ou arménien classique, la langue du clergé et des érudits, et ce n'est qu'au cours du xix^e siècle que l'*ashkharhabar* ou langue vernaculaire allait enfin l'emporter dans l'édition.

L'esthétique aussi rapprochait livres et manuscrits. Les choses évoluèrent peu à peu au cours du xviii^e siècle, quand l'imprimé s'orienta vers des modèles européens, influençant même parfois des manuscrits contemporains qui imitaient l'aspect des livres imprimés...⁸

Les tirages restaient toujours modestes, entre 500 et 1000 exemplaires. Une exception fut la « Bible de Oskan », imprimée à environ 3000 exemplaires.

7 Raymond H. Kévorkian, *Catalogue des incunables arméniens (1511/1695)*, Genève, 1986, p. 13, donne des chiffres bien précis.

8 Elizabeth Eisenstein (*The printing revolution in early modern Europe*, Cambridge, 2005, p. 23) donne le même exemple pour l'Europe du xve siècle : « Not only did early printers such as Schoeffer try to copy a given manuscript as faithfully as possible, but fifteenth-century scribes returned the compliment. (...) A large number of the manuscripts made during the late fifteenth century were copied from early printed books. »



NALIAN, Yakob patr., *Commentaire aux discours de Grégoire di Narek*, Constantinople 1745.

Ce n'est qu'au XIX^e siècle que l'imprimerie et l'édition arméniennes entrèrent enfin dans l'ère moderne. Alors qu'on compte 1154 livres arméniens publiés jusqu'en 1800⁹, la première moitié du XIX^e siècle en a vu paraître 1724, soit plus que dans les trois siècles précédents.

9 Ninel Oskanyan, *Hay girik'ë 1512 - 1800 t'vakammerin*, Erevan, 1988, p. XXXVI.

Vu ces chiffres et les matières traitées, on peut se demander si l'imprimerie n'était pas purement et simplement une autre manière de reproduire à peu près les mêmes textes qu'auparavant. En quoi le fait qu'un texte soit imprimé et non pas écrit aurait-il une importance quelconque ?

Bien qu'on ne puisse pas parler d'une révolution mais plutôt d'une évolution typographique arménienne, on peut tout de même constater des tendances qui ressemblent à ce qui se passait en Europe à l'époque des incunables et peu après.

Je voudrais montrer, en me basant sur la théorie de l'historienne de la communication Elizabeth Eisenstein¹⁰, que l'imprimerie jouait aussi dans le contexte arménien un rôle décisif en tant que catalyseur de l'évolution intellectuelle de la société.

Les caractéristiques de la révolution typographique en Europe

L'introduction de l'imprimerie à caractères mobiles suscita presque immédiatement un changement des bases de communication en Europe. Cette révolution typographique devint un des phénomènes phares de la Renaissance européenne. Tout commença vers 1450 dans la ville allemande de Mayence. Johannes Gutenberg y avait perfectionné l'impression des livres avec lettres métalliques mobiles et avait réussi, entre 1452 et 1454, à imprimer son premier chef-d'œuvre : la « Bible de Gutenberg » ou « Bible à quarante-deux lignes » (B42). Son invention se répandit extrêmement vite. Cinquante ans plus tard, dès la fin du xv^e siècle, des ateliers existaient dans plus que 270 villes et bourgades en Europe centrale, occidentale et orientale. Après 50 ans seulement l'imprimé l'avait emporté sur le manuscrit en Europe et l'âge de l'incunable touchait à sa fin. Pour illustrer la radicalité des changements il suffit de constater qu'en 1500 déjà, les imprimeries d'Europe occidentale avaient produit plus que 20 millions d'exemplaires, et qu'au cours du xvii^e siècle on estime le nombre de livres publiés entre 150 et 200 millions.¹¹ Avec l'imprimé, l'humanité entrait dans l'ère de la *communication de masse*. Derrière ces chiffres se

10 Elizabeth Eisenstein, *The printing press as an agent of change: communications and cultural transformations in early-modern Europe*, Cambridge, 1979.

11 Lucien Febvre and Henri-Jean Martin, *The coming of the book*, London, 2010, pp. 248, 262

cachent des effets majeurs dans tous les domaines de la vie intellectuelle, politique, économique, voire quotidienne.

Selon Eisenstein, il y avait trois caractéristiques fondamentales de la *révolution typographique* en Europe¹².

1. Une large diffusion des informations et une explosion du savoir et des nouvelles idées

Les idées, le savoir et les conflits qui ont marqué cette époque, comme l'Humanisme, la Réforme, les guerres de religion, les grandes découvertes, purent désormais voyager, être diffusés, intensifiés ou modifiés par le nouveau médium. Des livres et des tracts pouvaient les disséminer en grandes quantités, en influençant ainsi pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, avec les mêmes idées et en même temps, des individus nombreux et géographiquement dispersés. Les opinions et les informations transportées par l'imprimé sortaient de leurs limites régionales et de leur milieu. Elles devenaient nationales même internationales, en créant un discours social et politique sans frontières ainsi que, parallèlement, *l'opinion publique*.¹³

C'était la première fois dans l'histoire qu'un si grand nombre d'informations diverses était disponible sous un même toit, dans un même lieu, ce qui permettait de les comparer et de les mettre en relation, afin d'engendrer d'autres idées et de créer des combinaisons intellectuelles nouvelles.¹⁴

À côté de cette nouvelle diffusion, les deux premiers siècles de l'imprimerie sont caractérisés par l'édition fiévreuse des textes anciens et classiques. Même l'impression des textes déjà connus¹⁵ eut pour conséquence une croissance du savoir de la société, due à une accessibilité tout à fait nouvelle qui créait de nouvelles synthèses et

12 Eisenstein 2005, p. 46 ss.

13 Un des changements majeurs du temps, le schisme dans l'Église occidentale ou Réforme, était même nommé « fille de l'imprimerie ». La Réforme avait déclenché un événement novateur : la première campagne de presse de l'histoire. (Febvre/Martin p. 288)

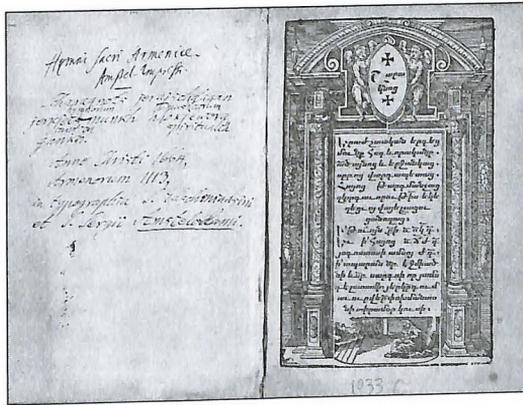
14 En 1490 on pouvait facilement ramasser dans une seule matinée à Venise plus de livres qu'avant l'avènement de l'imprimerie pendant toute une vie. (Andrew Petegree, *The book in the Renaissance*, New Haven, 2011, p.XII)

15 « During the first centuries of printing, old texts were duplicated more rapidly than new ones » (Eisenstein 2005, p. 46).

par conséquent des systèmes de pensée novateurs. Diffuser les textes classiques de base et rendre accessible les sources de la pensée et de la philosophie occidentales fut une des caractéristiques de la période des incunables européens et de l'Humanisme de la Renaissance.

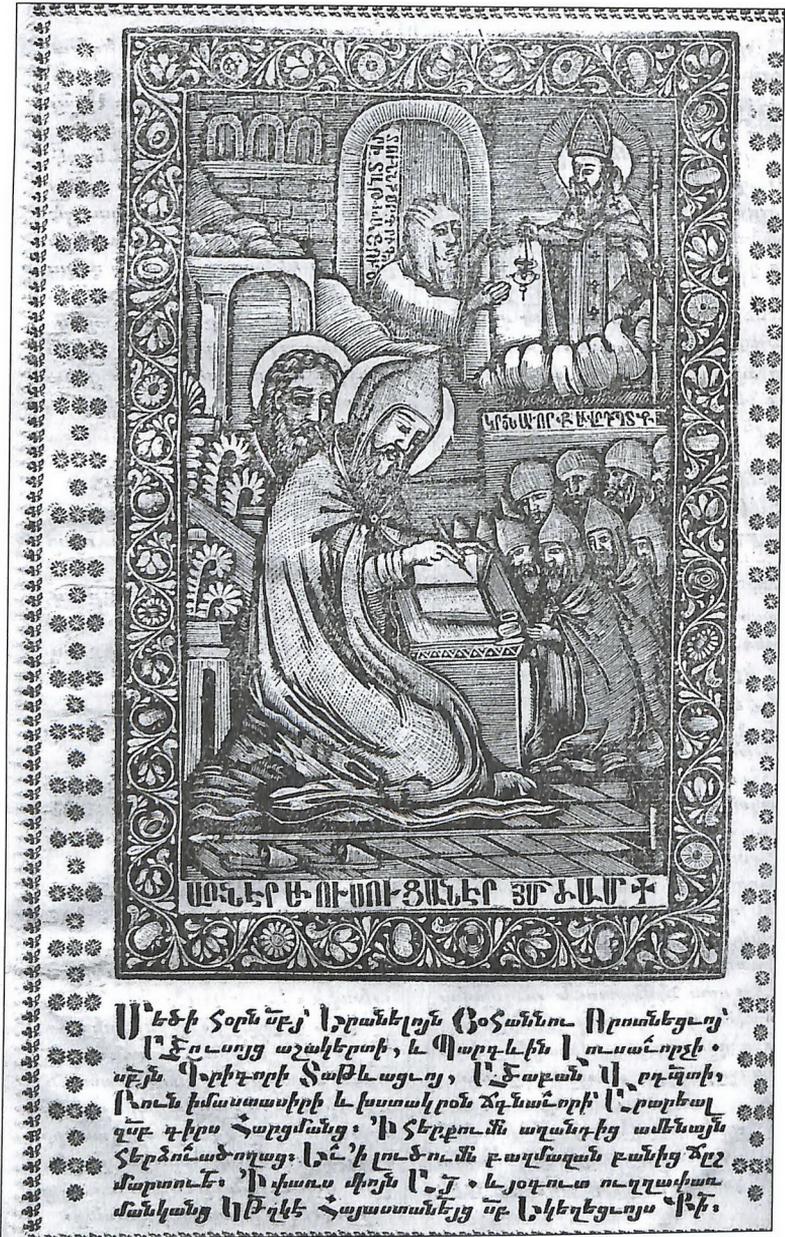
Il est évident que l'imprimerie arménienne n'eut pas la même influence, bouleversante et immédiate, qu'en Europe sur la société de l'époque. Il est impossible de parler d'une explosion du savoir si l'on considère le nombre de titres imprimés et les tirages moyens de 500 à 1500 exemplaires. Si l'on y ajoute la dispersion du peuple arménien et les taux d'alphabétisation de l'époque, il est incontestable que tout livre, manuscrit aussi bien qu'imprimé, restait à la portée d'un nombre limité de personnes. Jusqu'aux XVIII^e-XIX^e siècles, le lectorat était très limité, formé essentiellement d'éléments éclairés du clergé et de la bourgeoisie marchande.¹⁶

Un livre imprimé était souvent même plus rare et donc plus précieux qu'un manuscrit. Sa pénétration dans la société arménienne variait selon les régions plus ou moins éloignées d'un atelier, elle n'était sûrement pas la même à Constantinople qu'en zone rurale¹⁷.



Sharaknots' [Hymnaire], Amsterdam 1664.

- 16 La même chose est constatée pour l'Europe de l'époque de incunables : « Given the large peasant population in early modern Europe and the persistence of local dialects which imposed an additional language barrier between spoken and written words, it is probable that only a very small portion of the entire population was affected by the initial shift » (Eisenstein 2005, p. 35).
- 17 Pour la diffusion du livre imprimé arménien, voir Kévorkian, p. 11 s.



Grigor Tatevatsi, «Girk harts' mants », Constantinople 1729.

La période des incunables arméniens ne dura pas 50 mais 300 ans, durant lesquels les imprimeurs essayaient quand même, à l'instar de leurs homologues européens, d'imprimer les textes essentiels de leur société. Il s'agissait d'un côté des livres de base de la foi arménienne, comme l'Hymnaire (*Sharaknots*) et bien sûr la Bible, qui furent imprimés pour la première fois en 1661 et en 1666-68 à Amsterdam, ou encore le calendrier liturgique de l'Église arménienne (*Tonats'oyts*) imprimé en 1775 à Ējmiatsin. D'un autre côté on publiait des textes de base de la culture et de l'histoire arménienne, comme les éditions princeps des œuvres de Moïse de Khorène (Amsterdam, 1695) et d'Agathange (Constantinople, 1709), de Pawstos Buzand (Constantinople, 1730), l'« Histoire du Taron » de Zenob Glak (Constantinople, 1719), la vie de Nersès le Grand par Mesrop Erets (Madras, 1775) et bien d'autres.

Tout comme en Europe l'imprimerie était aussi une arme dans les grands conflits du temps et produisit donc des œuvres polémiques. La grande controverse entre l'Église arménienne apostolique et le catholicisme était ainsi accompagnée de nombreux écrits, car les deux parties utilisaient livres et tracts pour leur propagande. Parmi les exemples les plus connus, citons le « *Girk harts'mants* » de Grigor Tatevatsi imprimé en 1729 à Constantinople chez Astuatsatur ou les écrits du patriarche de Constantinople Yakob II Nalean. L'imprimerie catholique, de son côté, commença sa propagande vis-à-vis des Arméniens dès 1584 avec le « *Tomar Grigorean* », qui proposait aux Arméniens d'adopter le nouveau calendrier grégorien. Cette première publication arménienne de Rome était également destinée à séduire les Arméniens amateurs de livres, grâce à la beauté des caractères arméniens créés en 1579 par le célèbre graveur de poinçons français Robert Granjon.

2. *Standardisation, codification et rationalisation des dates*¹⁸

Imprimer un texte exige un travail d'édition, de correction et de collation beaucoup plus standardisé et élaboré que la copie d'un texte par la main d'un scribe. Cet effort de structuration est en soi une

18 Eisenstein, p. 56 ss.

valeur ajoutée par l'imprimerie. Ainsi des versions correctes et définitives des textes furent compilées pour être imprimées.¹⁹

Afin de structurer les textes, l'imprimeur-éditeur utilisait des caractères et des lettrines de tailles différentes, des notes de bas de page, des tables de matières, une mise en ordre alphabétique, des cartes, des illustrations et des index. Il s'agissait de rendre le produit, en l'occurrence le livre, plus accessible et plus vendable à un public qui s'élargissait et se diversifiait. Les abréviations étaient de moins en moins en usage. On introduisait des pages de titres bien structurées avec des informations de base (auteur, contenu du livre, titre, date et lieu d'impression, imprimeur) pour servir aux catalogues de vente et pour informer les clients d'une façon très brève et efficace. Inconnues encore au xv^e siècle, ces pages de titre devinrent bientôt la norme. Il ne faut pas oublier que le livre imprimé en Europe fut dès le début une marchandise, ce qui n'était pas le cas pour les manuscrits, au moins pour ceux produits dans des contextes monacaux²⁰.

La culture du manuscrit était plus anarchique et plus personnelle que celle de l'imprimé, vu que l'organisation du texte était faite par une personne ou un auteur et pour un lectorat géographiquement et culturellement cohérent. Le manuscrit était destiné à un public exclusif d'amis ou de disciples et n'exigeait pas l'organisation standardisée élaborée d'un texte destiné à être compris et acheté par un public nombreux et anonyme.

Avec le triomphe de l'imprimé et le début de la communication de masse émergea le besoin d'une standardisation des langues. Des langues standardisées et compréhensibles par tous étaient indispensables pour assurer l'accessibilité de « la marchandise » à travers des espaces géographiquement vastes et linguistiquement divisés. On assiste dès lors à la standardisation, à la purification et à la codification de toutes les langues principales d'Europe, parallèlement au déclin du latin, la « lingua franca » des scriptoria du Moyen Âge, et à l'essor

19 Les compilations d'œuvres classiques par Aldo Manuce, célèbre imprimeur et humaniste italien, à la fin du xv^e siècle étaient des événements phares de l'histoire de l'imprimerie et des sciences. (Febvre/Martin p. 276)

20 Dès le xiii^e siècle parallèlement à la fondation des universités, la profession de copiste payé émergea, surtout dans des villes universitaires, avec des ateliers de scribes professionnels. Cf. Theologische Realenzyklopädie Online

des langues nationales et standardisées, avec la parution de grammaires et de dictionnaires²¹.

Toutes ces tendances s'appliquent également dans le contexte arménien, avec cette même standardisation et organisation des textes provoquées et diffusées par l'imprimerie. Il suffit de citer quelques exemples éminents : l'édition de la Bible de Oskan, qui allait rester l'édition définitive de la Bible arménienne pour plus de cent ans, accompagnée de la première concordance avec la Vulgate, ou bien l'édition du « *Patmut' iun Hayots'* » par le père Ch'amch'ean (1784-86)²², œuvre complète et « scientifique » d'un genre nouveau, qui consistait à rassembler et présenter les sources premières fondamentales de l'historiographie arménienne, les rendant ainsi accessibles et comparables pour la première fois.

La standardisation de la langue arménienne se déroulait dans le même contexte. La création d'une base linguistique des Arméniens était même d'une importance primordiale vu la dispersion et l'absence d'autorité centrale. Il faut tout d'abord souligner l'œuvre décisive initiée par Mekhit'ar et ses disciples : la création d'une langue nationale arménienne standardisée et purifiée. Son monumental dictionnaire « *Bargirk' haykazean lezvi* », en même temps véritable encyclopédie arménienne, avait paru *post-mortem* en deux volumes (1746 et 1769). Mekhit'ar explique dans la préface du premier qu'il considérait la langue arménienne en danger à cause de l'absence de règles et de l'existence de dialectes régionaux si diversifiés qu'on ne reconnaissait guère la langue commune²³.

Le dictionnaire était accompagné de grammaires comme celles de Mekhit'ar (*K'erakanut' iun grabari lezvi*, 1730), ou de Mik'ayel Ch'amch'ean (*K'erakanut' iun haykazean lezui*, 1779).

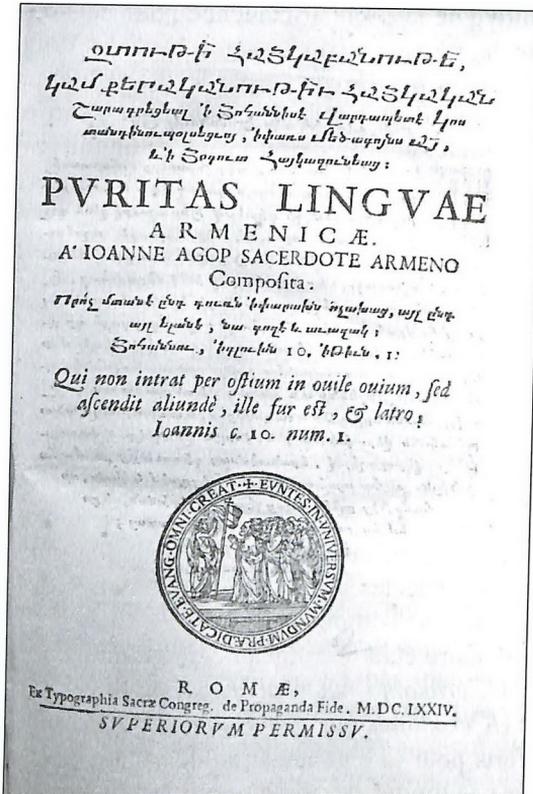
Les efforts pour la régularisation de la langue arménienne n'étaient bien sûr pas limités aux seules activités mekhitaristes. À Cons-

21 La première grammaire d'une langue « vulgaire » ou vernaculaire imprimée avait paru en 1492 à Salamanque : Antonio de Nebrija, « *Grammatica castellana* ». Voir Michael Giesecke, *Der Buchdruck in der frühen Neuzeit*, Frankfurt a. M., 1998, p. 495. Pour la standardisation des langues en Europe, voir *Id.*, p. 489 et Febvre/Martin, p. 325 ss.

22 Mark Nshanean, *Mkhit'arean miabanut' ean hratarakch' akan arak' elut' iumë*. Dans : *Horizon Grakan*, Montréal, 12.2012, p. 28-37

23 *Bargirk' haykazean lezvi*, p. 6.

tantinople une grammaire du *grabar* (« *Parzabanut'ium K'erakanut'ean...* ») en deux volumes de Paghtasar Dpir vit le jour entre 1736 et 1738, et à Rome la « *Puritas Haygica Seu Grammatica Armenica* » de Yovhannes Holov Kostandupolsets'i avait été publiée dès 1675 par les soins de la *Propagande Fide*.



Puritas linguae Armenicae, a Ioanne Agop, Roma 1674.

On assiste en même temps au recul (assez lent) du *grabar* au profit de l'*ashkharhabar*. La langue vernaculaire fit ses débuts dans l'imprimé dès 1675, avec le premier livre en *ashkharhabar*²⁴ dans l'imprimerie S. Ĕjmiatsin ev S. Sargis Zoravar à Marseille.

24 *Arhest hamaroghutian*

La structuration des données bibliographiques dans des textes imprimés arméniens évoluait aussi, mais lentement. La parenté de l'imprimé avec le manuscrit était pour le livre arménien comme pour le livre européen une des caractéristiques principales de l'âge transitoire des incunables. Selon leur lieu de parution, les pages de titre firent leur apparition plus ou moins tôt. Les éditions arméniennes d'Europe prirent les devants : dans les éditions arméniennes d'Amsterdam ou bien de Venise on rencontre déjà au XVII^e siècle des livres quasiment modernes, avec des pages de titre bien structurées et des registres et chapitres clairement distingués, alors que dans les centres de la typographie arménienne en Orient, à Constantinople et ailleurs, les exemples traditionnels du livre arménien prévalèrent jusqu'au XVIII^e siècle. Il en fut de même pour la fameuse tradition du colophon (*yishatakaran*), dont l'imprimeur avait hérité du scribe et qui continua à exister en nous fournissant de précieuses informations sur l'histoire du livre arménien²⁵.

3. *Les forces conservatrices de l'imprimerie* (« *The preservative powers of printing* »)²⁶

L'historienne de l'imprimerie Elisabeth Eisenstein jugeait que cette « capacité de préservation » était même le trait le plus caractéristique et plus important de la nouvelle technologie. « Peu important les conditions dans lesquelles on garde des manuscrits, ils seront toujours vulnérables et leur perte est certaine ». Aux dangers physiques que rencontrait un manuscrit, comme l'humidité, le feu, la vermine, voire le vol, s'ajoutait celui de la corruption du texte par les scribes²⁷.

Il est bien évident que ce constat s'applique encore plus au cas des manuscrits arméniens, exemple pouvant parfaitement illustrer la

25 Bien qu'il soit connu qu'il y a aussi des incunables européens munis d'un colophon (10 à 20 %), il reste que les *yishatakaran*s arméniens se distinguent non seulement par leur fréquence mais surtout par l'abondance de leurs informations techniques, historiques et personnelles.

26 Eisenstein 2005, p. 87 ss.

27 « Stored documents were vulnerable to moisture and vermin, theft and fire. However they might be collected or guarded (...), their ultimate dispersal and loss were inevitable. To be transmitted by writing from one generation to the next, information had to be conveyed by drifting texts and vanishing manuscripts » (Eisenstein 2005, p. 87).

thèse d'Eisenstein. L'époque en question, celle des XVI^e et XVII^e siècles, était qualifiée d'Âge sombre de l'histoire arménienne. Les manuscrits, porteurs de la mémoire et de la foi de la nation, se trouvaient alors en danger permanent de destruction. L'Arménie était dévastée par des guerres incessantes et les monastères, lieux de production et de conservation des livres, étaient souvent incendiés.



Eznik Koghbats'i, *Girk' ènddimut'eants'*, Smyrne 1763.

C'est certainement à cette expérience que le haut-clergé de l'Église arménienne, seule institution panarménienne qui surnageait, doit d'avoir si vite compris le potentiel de l'invention de Gutenberg

pour la sauvegarde de la mémoire collective du peuple, et ce sont précisément « les forces conservatrices » de la presse à imprimer qui ont poussé le clergé, et souvent les catholicos eux-mêmes, à initier presque toutes les entreprises d'impression jusqu'au XVIII^e siècle²⁸, à embrasser la nouvelle technologie. À Ējmiatsin, le haut-clergé choisissait les manuscrits à imprimer, donc à être sauvés, et organisait leur transport vers les imprimeries arméniennes d'Europe.

Un exemple en était l'impression originale de l'œuvre de Eznik Koghbats'i « *Girk' ěnddimut'eants'* » paru en 1763 à Smyrne. Il n'existait plus qu'un seul et unique manuscrit de ce texte important.²⁹ Juste après sa découverte, il fut transféré à l'imprimerie du « Mahtësi Markos » pour être aussitôt imprimé, donc sauvé pour le futur. L'imprimeur écrit dans son *yishatakaran*, qu'il fut sollicité par le patriarche Yakob II Nalean pour imprimer « ce livre sacré récemment découvert ». Il fut édité par le patriarche lui-même.

C'est cet aspect de conservation, de sauvetage et de patriotisme pratiqué par l'imprimerie arménienne dans la première phase de son existence qui forme, à mon avis, le plus grand contraste avec l'imprimerie européenne du temps des incunables. En Europe l'imprimé était dès le début une marchandise et le marché du livre s'établit tout de suite avec les premiers essais de Gutenberg.³⁰ Celui fut même la première victime de ce marché naissant, car il avait mal calculé les coûts de son entreprise et fut obligé de vendre son atelier et son matériel précieux à Fust et Schöffer qui furent de meilleurs entrepreneurs.³¹ Le marché dictait ses lois aussi et surtout en ce qui concerne la choix des titres à imprimer – un faux pas pouvait entraîner la faillite immédiate. Pour cette raison beaucoup d'imprimeurs du XV^e siècle ne prenaient pas de risques et imprimaient les « meilleurs ven-

28 L'exemple le plus connu est celui du catholicos Yakob IV Jughayets'i qui avait délégué Oskan Erevants'i, l'imprimeur de la Bible, en Occident pour poursuivre l'œuvre de l'imprimerie *Surb Ējmiatsin ev Surb Sargis Zoravar* en 1662. Voir Kévorkian, p. 39 ; Oskanyan, p. 50.

29 Voir Eznik Koghbats'i, *Eghts aghandots'*, Erevan, 1994, p. 286. Le manuscrit se trouve aujourd'hui au Matenadaran (Nr. 1097).

30 « The printer and the bookseller worked above all and from the beginning for profit. » (Febvre/Martin, p.249).

31 Pettegree, p. 29.

tes » manuscrites pour être sûr de leur succès économique.³² Les éditions qui devaient bouleverser le monde intellectuel du temps, comme celles des Humanistes, ne constituaient encore qu'une minorité de titres.³³

De ce point de vue, Yakob Meghpart avec ses cinq livres populaires ne constituait pas une exception (qu'il était sans doute parmi les premiers imprimeurs arméniens), il confirmait plutôt la règle du « business ». Comme ses collègues à Venise, la capitale du livre de son temps, il était avant tout un entrepreneur et imprimait exactement ce que son lectorat, les marchands, était susceptible de vouloir lire.

Quels changements dans la vie culturelle et intellectuelle arméniennes sont directement liés à l'avènement de l'imprimerie ?

Il y faut mentionner tout d'abord le renouveau arménien, qui trouvait ses racines au XVIII^e siècle. La renaissance spirituelle et intellectuelle de la nation arménienne n'était certes pas seulement suscité par les activités des Mékhitaristes, mais il n'en fut pas moins profondément marqué par eux. L'œuvre culturelle et éducative des pères mekhitaristes étant essentiellement basée sur l'imprimerie, elle n'aurait pas eu lieu sans la technique de Gutenberg. Le vaste programme éditorial des moines savants bouleversa profondément et durablement le paysage intellectuel arménien. Mentionnons les chefs-d'œuvres de Mekhit'ar et de ces disciples et successeurs, les traductions classiques ou encore l'œuvre théologique et patristique.

L'essor de Constantinople, la capitale arménienne du XIX^e siècle, se dessinait déjà au XVIII^e grâce au renouveau spirituel et culturel qui était l'œuvre de deux patriarches savants et éclairés : Yovhannes IX Kolot et Yakob II Nalean. Ils avaient fait avancer l'imprimerie arménienne de Constantinople, qui rivalisait déjà avec celle des Mékhitaristes³⁴. Les deux patriarches utilisèrent l'imprimerie pour éditer leurs propres œuvres ou pour faire avancer leurs projets. Ainsi, le fa-

32 Pettegree, p. 58, 62, Febvre/Martin, p. 249, 260

33 « All told, editions of the classical authors make up around 5 per cent of all printed books published in the fifteenth century... » (Pettegree, p. 60)

34 On compte pour Constantinople 365 titres imprimés dans 20 ateliers au cours du XVIII^e siècle. Voir Knarik Korkotyan, *Hay t'pagir girk'e Kostandnoupolsoum*, Erevan, 1964, p. 6 ss.

meux et monumental « Synaxaire » (*Yaysmavurk'*) publié et illustré par Grigor Marzvanets'i fut promu par Yovhannēs Kolot dont Marzvanec'i était l'éditeur « attiré ». Yovhannēs Kolot avait lui-même financé et édité l'édition princeps de l'« Histoire du Taron » de Zenob Glak (« *Girk' patmut'eants erkrin Taronats'* »)³⁵ qui fut elle aussi publiée chez Marzvanets'i. Cette source historique précieuse fit plus tard partie de la « *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie* » de Victor Langlois (Paris 1867-69).



GRIGOR MARZVANETS'I, *Yaysmavurk'* « Synaxaire », 1730, pp. 150-151.

Les écrits du patriarche et théologien Yakob II Nalean furent édités plusieurs fois de son vivant – chose assez nouvelle, car jusque-là très peu d'auteurs avaient eu ce privilège. Son chef-d'œuvre, un commentaire en deux volumes des prières de Grégoire de Narek (« *Girk' meknout'eants' aghotits' Srboyn Grigori Narekats' voy* »), fut édité en 1745 chez Gabriel Sebastats'i Barseghean.

35 Meliné Pehlivanian (ed), *Exotische Typen : Buchdruck im Orient – Orient im Buchdruck*, Berlin 2006, p. 115.



ZENOB GLAK, *Girk' patmut' eants erkrin Tarono* –
 « Histoire du Taron », 1708.

Un autre événement directement lié à l'imprimerie fut l'émergence du discours politique panarménien, né à Madras où des Arméniens émigrés de la Nouvelle-Djoulfā fondèrent en 1772 la première imprimerie non-européenne du sous-continent indien. De l'atelier de Shahamir Shahamirean³⁶ sortirent les tout premiers livres politiques

36 Il avait fondé son imprimerie sous le nom de son fils Yakob.

de l'histoire arménienne, comme « *Orogayt p'arats* » (« Piège pour les orgueilleux ») paru en 1773, un texte considéré comme la « première constitution arménienne » et illustrant la vision de Shahamirean d'une Arménie libérée du joug étranger, à la fois indépendante et républicaine. Les efforts typographiques et politiques de ce « Groupe de Madras » marquèrent un grand pas vers la formation d'une conscience nationale arménienne moderne et vers les Lumières.

Un autre évènement-clé est lié à l'imprimerie : la parution en 1794 du premier périodique. C'est encore Madras qui devint le lieu de naissance de la presse arménienne, quand dans l'atelier du prêtre Yarut'iun Shmavonean sortit le premier numéro d'*Azdarar*³⁷. L'importance primordiale de cette presse en tant que catalyseur d'une nation arménienne et plate-forme politique et culturelle est hors de notre propos. Laissons le dernier mot au père Gabriel Ayvazean, qui dans l'avertissement du premier numéro de son journal « *Maseats' Aghavni* » (Paris, 1854) avait décrit la presse arménienne en tant que « foyer national virtuel » : « Je sais bien que c'est assai difficile de rassembler encore une fois les fils d'Arménie dans la terre patrie. Mais, est-il impossible de les unir avec cœur, esprit et effort? »³⁸

MELINÉ PEHLIVANIAN

37 De 1794 à 1920 plus que 2000 périodiques arméniens ont paru dans le monde entier. Voir A. Kirakosian, *Hay parperakan mamuli matenagitut'yun (1794-1967)*, Erevan, 1970.

38 « Գիտեմ որ դժուարին բան է նորէն հայրենի երկրին մէջ հաւաքել Հայաստանի համասփիւո որդիքը: Բայց մի՞թէ անկարելի՞ է միացնել զիրենք սրտով, մտքով ու ջանքով »:

Sommario

LA RIVOLUZIONE TIPOGRAFICA IN EUROPA E L'ESEMPIO ARMENO (1512-1800)

MELINÉ PEHLIVANIAN

L'invenzione della stampa ha forse avuto degli effetti "rivoluzionari" sulla società armena?

Solamente 62 anni dopo l'invenzione di Gutenberg, gli armeni di-vennero il primo popolo orientale, nel 1512, ad assimilare nella cultura nazionale la stampa a caratteri mobili, questo fenomeno del Rinasci-mento europeo.

Dopo gli inizi modesti – durante tutto il XVI secolo sono stati stampati solo 17 libri armeni – il XVII secolo fu marcato da grandi eventi nella cultura armena, come la stampa della prima Bibbia in armeno ad Amsterdam oppure del primo libro in armeno moderno – ashkharhabar – a Marsiglia.

Il XVIII secolo fu l'età d'argento della stampa armena, che aveva per centro Venezia dove la Congregazione Mechitarista cominciava il suo lavoro editoriale e Costantinopoli, con la presenza massiccia del popolo armeno e della sede patriarcale.

L'età d'oro fu nel XIX secolo, quando la stampa e l'edizione armena entra-rono finalmente nell'era moderna e la stampa ebbe defini-tivamente e finalmen-te la meglio sul manoscritto.

A guardare le cifre, la quantità di edizioni, non è palese che la stampa abbia influito molto allo sviluppo intellettuale del popolo armeno dal XVI al XVIII se-colo. Piuttosto, si penserebbe che la stampa fosse solo un'altro modo di ripro-durre gli stessi libri di una volta (circa 70% dei titoli stampati erano religiosi).

Non potendo parlare di una vera rivoluzione tipografica armena, soprattutto durante i primi secoli della stampa armena, però possiamo pure dire, nonostante le apparenze, notare degli sviluppi che si assomigliano a ciò che si viveva in Eu-ropa durante il periodo degli incunabili.

Vorrei dimostrare, basandomi sulla teoria di Elizabeth Eisenstein (EISEN-STEIN, E., *The printing press as an agent of change: communications and cul-tural transformations in early-modern Europe*, Cambridge 1979), che la stampa ha avuto anche nel caso degli armeni un ruolo decisivo in quanto motore dell'e- voluzione intellettuale della società.



Մ Ն Ս Յ

Դ Ա Ի Թ Ի

Գաղափարեցեալ ՚ի յօրինակէմեծին
խաչատրոյ վարդապետին ,

Եւ տպագրեցեալ ՚ի Թուին հայոց հա
ջար հարիւր երեսուն և երրորդ ա
մին , ՚ի պէտս հայկազունեաց
բարեսիրաց , և ՚ի փառս ա
մենասուրբ երրորդու թե
ամէն :



Ի Վ Ե Ն Է Տ Ի Կ Գ Ա Ղ Ա Ք Ի



ԳԻՐԳ ՍՐԲՈՅ ԱՒԵՏԱՐԱՆԻՆ, Ոսկան Ագուլեցի,
 տպ. Միքէլ-Ա.ԳՅԵԼՅԱՆԻ Պարպոնի, Վենետիկ 1685